

Trouvé dans son bureau, dans une chemise kraft initialement marquée en grand **Testament spirituel** puis barré avec en-dessous

Simple notes personnelles 2000-2005

Approche le jour où je vais quitter cette terre. A en juger par le départ de ceux qui nous ont précédés, cela ne fera pas beaucoup de bruit. Même la mémoire des plus « célèbres » personnages passe comme la rosée du matin. Comment s'en étonner ?

« Tout passe. Dieu seul suffit. » On dit qu'il meurt cent personnes par minute, alors...

La mort de quelqu'un dérange toujours l'agenda de ceux qui restent. Cela les contraint à trouver quelques instants pour les obsèques, à changer des rendez-vous, ou, à l'extrême rigueur, à se déplacer plus lointainement. Dès la fin de l'absoute, après un pot, chacun repart très vite à ses tâches. Normal.

Un testament peut être fait de belles phrases édifiantes, sans doute très sincères mais qui sentent un peu la langue de buis.

Je souhaite être ni original, ni trop long. Simplement moi-même, s'il est possible.

Je voudrais m'essayer à une parole vraie - la dernière -.

Combien de fois, au début d'une conférence, ai-je du rectifier la présentation (aimable) qu'on faisait de moi parce que très approximative. Dire qu'on est le mieux placé pour le faire soi-même n'est pas exact non plus. Seul le Seigneur peut nous « présenter »... devant Lui.

C'est le cas aujourd'hui pour l'ultime « présentation ». Qui suis-je ? Seul, Il le sait. « Mon juge, c'est le Seigneur ».

Quitter cette terre provoque une formidable rupture.

Rupture avec cette merveilleuse, magnifique planète parmi toutes les autres, unique par ses paysages provoquant le silence.

Bien sûr, je ne peux nier que les paysages méditerranéens inondés de soleil donnant une lumière particulière n'aient pas séduit mon cœur et mes sens.

Rupture avec toutes les merveilles de l'art produit par les hommes et les femmes inspirés. Avec une particulière affection pour la musique qui parle d'un ailleurs, de Bach à Louis Armstrong, de Mozart à Errol Garner.

Rupture d'abord et surtout avec les humains. D'abord les plus proches, ceux de la famille, humus irremplaçable où j'ai reçu l'amour, l'estime du vrai, du beau, du travail, de l'honnêteté la plus scrupuleuse et le détachement de tout avoir.

Rupture avec tant de personnes rencontrées en diverses circonstances, pour tout ce qu'elles m'ont offert, donné et qui m'ont aidé à me construire.

N'ayant pas vécu un amour humain privilégié et totalisant, par appel, j'ai connu l'amitié qui me semble une des plus belles richesses de ce monde, l'expression très pure de la gratuité, celle qui révèle à l'autre sa valeur, lui fait confiance afin qu'il existe et grandisse, avec ou sans moi.

Rupture, il faut le dire, avec ce « monde » au sens johannique, terrible, cruel, meurtrier, génocidaire où le mal semble ne plus laisser de place à l'Espérance théologique. Pourtant, tout se joue là.

Là où il n'y aura pas de rupture c'est, en ce qui me concerne, le fond de mon être. Ce sera un passage par une porte étroite, une pâque, une naissance.

Car je verrai ce que je crois aujourd'hui (trop mal) et ce sera indicible. De la foi à la vision. Enfin, le dévoilement de ce qui était caché, non la lumière éphémère de la Transfiguration mais la possibilité de planter définitivement sa tente au sommet de la montagne avec Moïse, Elie, Pierre, Jacques, Jean et une foule immense qu'on ne peut dénombrer.

La Révélation, ce à quoi j'ai consacré mon existence ou plutôt Celui à qui j'ai donné ma vie, dès 17-18 ans, et qui m'a conduit sur la route du sacerdoce, de la consécration carmélitaine, de l'épiscopat « pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. » Cette consécration n'étant qu'une réponse à un appel premier et originel.

En ce qui concerne le sacerdoce et plus encore l'épiscopat, le petit garçon de l'école primaire de la rue Fessart à Boulogne sur Seine, devenu l'élève de la communale à Sainte Marthe (Marseille), ne pouvait imaginer un seul instant un tel avenir. J'ai souvent dit que j'étais « un pur produit de la laïque ».

Je n'ai connu l'odeur des sacristies et les arcanes du monde ecclésiastique qu'en entrant au Séminaire des Carmes à Paris, à 24 ans, en 1954. Je n'ai jamais pu vraiment m'y habituer totalement.

Mais en prenant du recul (fait d'humour intériorisé), je n'en n'ai pas beaucoup souffert parce que l'Eglise est Sainte dans ses Saints canonisés ou non. En eux, on peut aimer cette Eglise, sans réticences.

En ce sens, je n'ai jamais eu « mal à mon Eglise » (la formule me hérissé) même si j'ai souffert de mes péchés, de ceux des autres, des scandales.

La vie doit traverser tant de déceptions – venant de soi-même, des autres – que, pour ne pas sombrer dans l'aigreur, l'amertume et le désespoir, il faut une faculté d'admiration qui vient

de plus loin que nous.

Parmi les Saints et Saintes survient ici celle qui a tenu tant de place dans ma vie. L'image médiatique de Thérèse avait bien de quoi repousser à vingt ans. Mais elle s'est peu à peu introduite dans ma vie, grâce à l'ami Bernanos, et n'a fait que s'y installer au cours des ans, de l'édition critique de ses œuvres (à partir de 1969) jusqu'au Doctorat.

Ce 19 octobre 1997, Dimanche des Missions (onzième anniversaire de mon épiscopat), j'ai éprouvé que ma vie avait atteint son but, celui qu'on m'avait fixé, quasi à mon insu.

Thérèse, patronne des missions, de la France et du monde : la mission ayant été au cœur de ma vie de laïc (Cœur vaillant, JEC, patro, Centre Richelieu), de prêtre à Paris, de Carme en HLM à Orléans-La Source (une si belle période de ma vie, 16 ans), d'évêque (éphémère) à Meaux puis à Lisieux.

Je dois d'abord à Thérèse ce réalisme sans faille devant la faiblesse humaine, le péché, les blessures, les murs et les nuits qui balaient toute naïveté, toute générosité narcissique et s'affronte sérieusement à l'inouï des abaissements du Verbe Incarné vers « sa pauvre petite créature. »

Je peux dire que Thérèse m'a beaucoup appris de la vérité de l'Evangile, le rendant vivable, possible, parce que tout vient de Dieu, en bref parce que « Tout est grâce », d'où, en conséquence, l'action de grâces permanente.

Bien sûr, elle n'est pas la seule qui m'ait éclairé, mais elle m'a introduit, à partir du quotidien le plus banal dans l'univers de la sainteté qui est à la fois solitude et amour, souffrance et joie. Je dois ajouter que je dois, depuis 1974, au Renouveau charismatique un redépart dans l'Espérance et la joie puisée dans la Parole de Dieu, la louange et la vie fraternelle.

Je ne peux me rendre compte que maintenant de l'immense grâce que j'ai eu d'avoir les Parents que j'ai eus, voyant tant de foyers désunis et d'enfants blessés à vie.

73 ans et demi de mariage d'amour, de fidélité, dont cinq ans de séparation par la captivité de mon père en Allemagne. Je ne peux qu'être fier de Papa et de Maman et rendre grâces de l'amour qu'ils m'ont porté, respectant ma vocation, malgré leur souffrance.

Tout s'est bien arrangé ensuite. Papa a été un honnête homme, exceptionnel dans sa simplicité et ses dons divers. Maman, signe d'un amour fondé sur de belles qualités féminines de douceur, de compassion.

Je savais, en 1986, qu'accepter l'épiscopat pouvait mener au martyre et (sans jouer au martyr) j'ai commencé à l'expérimenter à Meaux sur un chemin de solitude inattendu, dans la totale impuissance et la nuit la plus noire.

Je ne regrette rien de ces trois ans. Ils ont été une grande grâce et une étape décisive de ma vie. Ayant vécu cela, que pouvait-il m'arriver de pire ?

Passer par ce tunnel qui paraît interminable change la vie. Celui qui ne l'a pas vécu, que sait-il ? (Je mentionne la valeur inestimable des amitiés fidèles, médicales et autres.)

Maintenant je dis : « Toute vocation est une mission » en ajoutant : « toute mission est une passion ».

Thérèse m'a ouvert bien d'autres routes encore. A moi, fils unique, elle a révélé la femme qui était si mystérieuse, voire dangereuse dans notre formation cléricale fermée et que j'ai longtemps tenue à distance.

Sur mes « vieux jours », j'ai reconnu les richesses de la féminité en diverses amitiés. J'ai découvert un chemin vers Dieu différent du mien, ce « privilège de la féminité dans l'amour de Jésus », selon mon frère F.M. Léthel.

Jésus... il fallait bien arriver à Lui. Tout converge vers Lui : la terre et toutes ses richesses que je quitte (contrairement à Bernanos, je peux dire que je l'ai beaucoup aimée¹), l'immense Histoire des hommes.

Jésus ressuscité, Alpha et Omega, tu es la « Porte ». Cette vie laissée prépare celle qui vient, la tienne, celle du Père et de l'Esprit-Saint, la Vie éternelle que tu nous a promise.

Combien de fois ai-je cité « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie » de Thérèse (LT 244). Je devrai bientôt redire cette phrase de lumière « pour de vrai », tout autrement et plus difficilement.

Une amie m'a souvent redit, lorsque nous évoquions les indicibles joies à venir : « Le meilleur est devant nous ».

Que ce départ soit bénéfique à tous ceux et toutes celles que je laisse (provisoirement). Ce sera la meilleure manière de leur demander pardon pour me offenses, volontaires ou non, et pour les remercier d'avoir été ce qu'ils sont (je ne cite aucun nom, il ya en a beaucoup).

A Dieu ! Priez pour moi. Nous allons tous vers les retrouvailles éternelles, préparées par l'Amour miséricordieux trinitaire.

Guy GAUCHER

19/3/2000

¹ Cela semble un malentendu de la part de Mgr Guy Gaucher dont la mémoire est ici en défaut. Bernanos écrivait en effet: « Quand je serai mort, dites au doux royaume de la Terre que je l'ai aimé plus que je n'ai jamais osé dire »

28/2/2005

très peu revu le 10/4/2007